

The book cover features a central illustration of a woman in a white jumpsuit floating in a dark blue space filled with stars. She holds a glowing, umbrella-like object. The background is a vibrant, abstract pattern of orange and red shapes, resembling stylized leaves or petals. At the bottom, silhouettes of three figures stand on a dark, curved horizon line.

TESS CORSAC

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

ELECTROGENE

THRILLER SF

**Gulf
stream**
éditeur



TESS CORSAC

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

ELECTROGÈNE

THRILLER SF

À Philippe

*Rien ne comblera jamais ton absence,
Mais on y sème de l'amour tous les jours
Pour faire fleurir des souvenirs ou des histoires
Que l'on cueille avec le sourire*



CHAPITRE 1

Parfois, la mort...

Je crois que je rêve.

Quand ce doute germe en moi, je ne l'ignore jamais. Aujourd'hui, il est apparu comme un froissement discret, une sensation d'étrangeté qui m'a chatouillé l'âme.

J'avance mon pied droit sur le pavé et y pèse de tout mon poids. Je sens mes muscles encaisser la pression avant de la transmettre à mes orteils repliés au fond d'une chaussure moelleuse.

Alors, le doute se délite et la certitude s'impose : je rêve. Bien sûr que je rêve !

Le brouillard qui encombrait ma conscience laisse place à une euphorie exaltante : celle du rêveur qui se sait tout-puissant.

J'inspecte la ville abîmée, brossée autour de moi à coups de pinceau fébriles. J'ai atterri dans les méandres d'une venelle obscure, piégée par des rangées d'immeubles étriqués. Entre les gouttières se déploie un ciel opaque, d'un blanc d'os. Un plafond tangible qui brille avec la froideur d'un gigantesque néon.

Pas de doute, j'ai plongé dans l'esprit d'un mourant. Les tuiles ont dégringolé par centaines dans les caniveaux et les

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

habitations éventrées présentent leurs voliges comme un squelette de bois. La vie a déjà fui ce coin de songe, je ne dois pas m'attarder. Si je suis là, c'est pour accomplir ma mission.

Je fouille dans ma mémoire pour exhumer mes souvenirs, enfouis sous une couche poisseuse de sommeil.

Mon rêveur a besoin de moi. D'ailleurs, je crois bien que mon rêveur est une rêveuse.

Mes doigts tremblent, ivres du pouvoir que je sens naître en moi. Ils remontent la dragonne et se posent sur ma canne, que je brandis en l'air pour en faire sauter l'embout. Mon ombrelle jaillit et s'ouvre en corolle ourlée de dentelle, soutenue par huit baleines qui s'arquent avec délicatesse. Je formule alors dans mon esprit un ordre convaincu :

Je veux que le vent souffle.

Une bourrasque phénoménale siffle entre les pavés et vient gonfler le tissu. Je plie les genoux et me lance dans un bond prodigieux qui me propulse au-dessus des toitures. Après avoir acquis suffisamment d'altitude, je me laisse flotter, comme une graine de pissenlit portée par une brise que je contrôle par la pensée.

À mesure que ma lucidité s'affûte, mes sens s'éveillent. Une odeur puissante me monte au nez. Celle des aiguilles de pin dans la terre humide. Celle des routes après une averse d'automne. Mais surtout... celle, plus puissante et iodée que les autres, de la mer.

Pendue à ma canne, j'observe le panorama grandiose qui s'étale devant moi. Cette ville épuisée n'est pas une invention de ma rêveuse. Cette ville épuisée, c'est Marseille.

Je la reconnais à ce littoral torturé, qui pince entre sa mer d'acier et ses toits rouges une bande sombre, s'étirant par endroits en longs quais audacieux. Un écheveau de rues

Parfois, la mort...

converge sur une colline où trône la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde. Amarrée au grand port, une flottille fantôme tend au ciel une forêt de mâts maigres. Je suis le témoin privilégié d'un spectacle époustouflant où la mort s'installe peu à peu sans que la vie ne proteste.

Ma rêveuse m'offre le reflet mourant de sa ville. Cette ville qui, si je me souviens bien du dossier, l'a vue naître. Celle qui l'a marquée au point de façonner son dernier songe.

Soudain, une ombre immense m'engloutit tout entière. Une silhouette reptilienne aux ailes pointues se dessine contre les toits troués. Je sens, une dizaine de mètres au-dessus de mon ombrelle, une présence bienvenue.

Sans réprimer mon sourire, j'ordonne aux rafales de me pousser de biais, afin de rejoindre Naomi.

— J'ai failli t'attendre ! me lance mon amie d'un ton chaleureux.

Ses cheveux drus, tondu au sabot, frissonnent dans les tourbillons d'air que brasse sa monstrueuse monture. Elle a, peinte sur son visage, l'allégresse d'un enfant dans ses premières montagnes russes.

— C'est parce que tu te précipites que tu te déconnectes une fois sur trois, je lui renvoie d'un ton railleur. D'ailleurs, je suis surprise que t'aies réussi à te cramponner à ce rêve.

Elle encaisse ma pique avec un rire franc et fait claquer ses rênes. Le reptile harnaché secoue sa tête puis me distance après avoir poussé un cri strident.

— Me fais pas le même coup que la dernière fois ! j'avertis d'un ton blasé. Évite de terroriser notre rêveuse avec ton dinosaure.

— Je te l'ai déjà dit ! Alphys n'est pas vraiment un dinosaure, c'est pas la même famille !

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— Je m'en fiche, j'en ai assez qu'elle réveille nos hôtes. On en a déjà parlé, tu devrais changer de vecteur.

— Plutôt raccrocher ma blouse !

Naomi se retourne sur sa selle pour me servir une œillade complice.

— T'inquiète, je la garerai sur les toits, loin de notre patiente. La première à destination se fait offrir une bière !

Talonnant les flancs écaillés de son monstre, elle plonge dans un piqué qu'elle redresse juste avant de frôler les tuiles. Amusée par l'idée qu'on puisse « garer » un ptérosaure sur les toits de Marseille, je laisse Naomi prendre un peu d'avance. Elle a beau adorer Alphys, chevaucher un reptile de quinze mètres d'envergure ne va pas l'avantager.

Voyons voir... où peut bien se cacher notre hôte ?

Je m'immobilise dans les airs et parcours la ville du regard. La mer est floue, l'écume se confond presque avec le ciel. Idem pour la banlieue qui se déroule vers les causses de l'arrière-pays. Du côté des calanques, ça n'est pas mieux : les criques silencieuses ont leurs contours estompés, comme si elles m'apparaissaient à travers un écran de vapeur.

Je dois me diriger vers la zone la plus nette de cette cité suspendue hors du temps. Le vieux centre.

Je laisse les vents me pousser au-dessus des anciens immeubles et sens, à mesure que je progresse, ma vue s'affûter. Pas de doute, je chauffe. J'amorce ma descente et me pose sur une place articulée autour d'une vieille fontaine. Elle est à sec, et son fond est tapissé de feuilles rabougries. Pourtant, elle sent la pierre humide, comme si l'eau avait à peine cessé d'y couler.

De grands tilleuls ombragent des carrés de pelouse. Je m'attarde un instant sur le relief de leur écorce et le détail de

Parfois, la mort...

leurs branches immobiles. Mon acuité sensorielle est à son paroxysme, je touche au but.

Je secoue mon ombrelle et les baleines dociles se replient à l'intérieur de la canne. Satisfaite, je pivote sur moi-même jusqu'à tomber sur une maison mitoyenne à la façade ocre, qui tranche avec les teintes sépia du reste du rêve.

Je fais tinter le heurtoir en forme d'ancre et, à travers la porte, me parvient une voix lointaine.

— Entrez !

J'actionne la poignée et m'engage dans un vestibule au plafond bas, encombré d'étagères où s'entassent des livres gondolés. Au moment de refermer le battant, je surprends l'ombre d'Alphys qui enveloppe la place. Naomi arrive pile à temps, et elle me doit une bière.

À pas prudents, j'avance jusqu'à un salon qui me frappe tant par sa chaleur que son élégance. Les murs terre de sienne sont décorés de tournesols séchés, éclairés par une unique fenêtre aux carreaux minuscules. Au fond de la pièce, un âtre rougeois à peine et j'aperçois, cloués au linteau, une douzaine de cadres présentant des formes abstraites dont le sens m'échappe. Une huche d'osier s'ouvre sur trois baguettes qui paraissent à peine sorties du four. Leur odeur emplit tout le rez-de-chaussée. Impressionnant : ma rêveuse concentre ici toute la vie qu'il lui reste. Cette maison, *sa* maison, s'élève autour d'elle comme le dernier carré qui protège son souffle.

— Je peux vous aider ?

Ma rêveuse émerge de la cuisine, affublée d'un tablier poudré de farine. Comme la plupart des mourants âgés, elle a un visage fascinant, qui semble aussi juvénile qu'abîmé par le temps. Ses joues sont rondes et ses yeux vifs, mais son front dégarni est piqueté de taches brunes bien visibles. Sa peau

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

pourtant lisse est binée de rides et ses lèvres étonnamment charnues ont leur coin pincé, comme celles d'une vieillearde.

— Vous êtes bien madame Navarro ? je demande avec douceur. Odile Navarro ?

La femme acquiesce, intriguée. Ses cheveux soyeux, tirés en chignon, n'arrivent pas à choisir entre le gris et l'auburn. C'est comme si, à quelques heures de la fin, elle présentait en même temps toutes les apparences qu'elle a eues au cours de sa longue vie.

— Bonjour, madame, je murmure. Je m'appelle Éole, et je suis...

La porte s'ouvre avec fracas et Naomi déboule dans la pièce d'un pas précipité.

— Navrée pour le retard, déclare-t-elle. J'ai eu du mal à trouver où stationner.

— Pas faute de t'avoir prévenue, je ricane.

Sans me répondre, elle troque son habituel air plaisantin pour une mine plus grave, et salue à son tour notre rêveuse :

— Moi, c'est Naomi. On est là pour vous aider. Quel âge avez-vous, madame Navarro ?

— Quatre-vingt-quatre ans, pourquoi ?

— Je veux m'assurer que vous êtes bien lucide. Vous avez des enfants ?

— J'ai deux garçons. Loïc et Guillaume.

— C'est parfait. On va pouvoir commencer l'entretien. Vous voudrez peut-être vous asseoir avant qu'on démarre.

Époussetant son tablier, Odile s'installe sur le gros canapé qui fait face à la cheminée. Elle ramène un plaid effrangé sur ses genoux et dirige vers nous un regard plein d'inquiétude. Naomi s'assied par terre, sur la carquette à longs poils. Elle me fait signe de prendre le relais, car elle me sait plus à l'aise dans

Parfois, la mort...

cet exercice délicat. Je prends place à côté de ma rêveuse et saisis sa main fragile.

— Madame, je murmure. Je suis désolée, mais vous êtes en train de mourir.

La rêveuse se ratatine un peu sur place, son œil se promène dans la pièce comme pour y débusquer du sens.

— Mourir ?

— Oui. Votre infirmière vous a trouvée inconsciente à votre domicile. Plongée dans un coma vraisemblablement dû à une anémie sévère. Vous avez été conduite au CHU de Montpellier et vous vous trouvez actuellement en réanimation. Est-ce que vous comprenez ce que je dis ?

Odile hoche la tête et ses doigts s'emparent de mon poignet. Elle serre fort.

— Vous êtes... des anges ? bredouille-t-elle. Des anges en blouse bleue ?

— Non. Nous sommes des onironautes assermentées. Notre travail est d'explorer les rêves des mourants pour obtenir des informations que réclament la famille ou le corps médical. Actuellement, madame Navarro, vous rêvez.

Une secousse ébranle la maison, faisant frémir les abat-jour et sonner les assiettes dans le vaisselier. Je n'ai pas peur qu'Odile prenne conscience de son état : contrairement aux rêveurs en bonne santé, elle ne peut pas se réveiller. Impossible que ce songe-là se déchire. Je laisse à la patiente le temps de digérer l'information, puis enchaîne d'un ton doux :

— Loïc et Guillaume sont à votre chevet. Ils ne sont pas d'accord concernant vos directives de fin de vie. L'un assure que vous ne voulez pas de mesure héroïque et souhaite que l'on vous laisse partir. L'autre veut tout tenter pour vous garder parmi nous. Même si ça implique de vous maintenir sous

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

respirateur, raccordée à une batterie de machines pendant une durée indéterminée. Une durée pendant laquelle vous pourrez continuer à rêver, comme vous le faites actuellement. Nous avons besoin de savoir ce que vous désirez.

Notre hôte frémit et se terre un peu plus sous le plaid. Elle reste digne, pourtant, avec ses prunelles limpides et sa poigne déterminée sur mon bras.

— Je... Je ne veux pas être un légume...

Elle bat des cils en remâchant cette phrase avec un air hébété. Puis elle annonce d'un ton plus ferme :

— Je ne veux pas rester seule ici. Je ne veux pas.

— Entendu. Votre décision sera respectée.

— Est-ce que vous avez des choses à nous dire, madame ? demande alors Naomi. Des paroles que nous devons transmettre à vos proches ? Un souhait, peut-être ?

— J'aimerais revoir mes enfants. Et mes petits-enfants... Vous pensez pouvoir les emmener ici ?

— C'est impossible. Seuls les assermentés ont les compétences nécessaires pour s'immerger dans le rêve d'autrui.

— Oh. Dans ce cas...

Elle drape la couverture sur ses épaules et traverse le salon d'un pas gauche, avant de s'immobiliser face à la cheminée. Les formes abstraites piégées dans les cadres se sont changées en portraits bien distincts.

— J'aimerais que vous disiez à mes fils que je les embrasse très fort. Que je serai bien aux côtés de mon Jean-Jean. Vous pouvez ajouter qu'ils me manquent déjà...

— Vous leur manquez aussi, assure Naomi. Ils se relaient auprès de vous sans trêve.

— ... et que j'ai caché deux kilos de résine de cannabis quelque part dans la maison.

Parfois, la mort...

— Quoi ?

— C'est... enfin, *c'était* à usage thérapeutique, pour mon arthrite, évidemment.

Naomi est saisie d'un grand rire qui fait basculer sa tête en arrière.

— Bien sûr ! s'amuse-t-elle.

— Vous... Voulez vraiment qu'on leur dise ça ? je m'esclaffe.

— À moins que vous n'avez pas le droit, oui ! Ça leur fait cinq savonnettes chacun.

Elle n'a pas l'air de délirer. Au contraire, elle semble plus authentique que jamais, avec sa dégaine espiègle de mamie fière de son coup. Cette annonce saugrenue a chassé l'angoisse de son visage hors d'âge. J'enchaîne, sur un ton rieur :

— C'est vrai, ou vous nous menez en bateau ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Et eux non plus ! Au moins, je suis sûre que la maison sera rangée de fond en comble.

Elle attrape un portrait cloué au-dessus de l'âtre et le contemple pendant de longues secondes, empêtrée dans des émotions dont elle peine à se dégager.

— Est-ce que ce sera tout, madame Navarro ? je glisse en m'approchant.

— Je crois que oui. De toute façon, ça ne servirait à rien de supplier ou de pleurer, si ? La mort se fout de mes états d'âme.

— Je pense que vous ne devriez pas vous empêcher de pleurer. Vous préférez qu'on vous laisse seule ?

La rêveuse opine doucement.

— Alors nous allons rentrer. Merci pour ces instants.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

Naomi bondit sur ses pieds, serre la main d'Odile, puis s'éloigne en silence. Sa blouse bleue disparaît dans le vestibule et j'entends la porte grincer. Une brise fraîche, qui sent la pluie et le vieux port, s'engouffre dans la maison.

— Merci à vous, Éole. Je...

Avec hésitation, elle chiffonne un pan de son tablier.

— Je crois que vous êtes vraiment des anges.

Elle se signe discrètement puis, sans rien ajouter, se retranche dans la cuisine. La gorge serrée, je rejoins Naomi qui s'est plantée sur le pavé. Elle fixe le ciel opaque en passant une main devant sa bouche. Je crois que des larmes ont roulé sur ses joues sombres.

— On fait un sacré métier, hein ? me dit-elle.

Elle soupire et me gratifie d'un coup de coude.

— Je te dois une binouze, du coup.

Elle se place dans mon dos et glisse les bras sous mes aisselles.

— Allez, ramène-nous à la base ! s'exclame-t-elle.

— Alphys va se sentir délaissée.

— Elle sait que je préfère quand c'est toi.

Je déploie mon ombrelle lorsqu'une rafale nous emporte au-dessus de la ville. Nous fusons à toute vitesse vers le plafond-ciel. Nos blouses tressautent et mes cheveux déchaînés noient le visage de ma partenaire. Quand je sens que nous approchons l'ultime frontière du rêve, je prends une grande inspiration et... lâche prise.

Rugissant sa joie à plein coffre, Naomi me repousse et étale les bras à la façon d'un parachutiste. Elle savoure le plongeon en multipliant les pirouettes. De mon côté, je tends les mains loin devant moi et pique tête la première vers le sol. Une sensation grisante m'avale tout entière. Mes tripes remuent, tassées contre un cœur drapé d'adrénaline.

Parfois, la mort...

Voilà encore une mission qui me rappelle que parfois, la mort sait être belle.

En quelques secondes à peine, je m'écrase contre les tuiles. Et ma conscience est broyée en même temps que mon corps onirique.

CHAPITRE 2

Ptéroductyle

Je repousse l'édredon au fond du lit et tâtonne pour trouver la lumière. Le plafonnier s'allume et dévoile les murs austères du minuscule envoloir 113-B. Je me débarrasse de mes électrodes puis, encore engourdie, m'étire pour attraper ma prothèse tibiale. D'un geste mécanique, je la talque et l'enfile sur mon moignon. Cette fois, c'est sûr, je suis bien réveillée. Je saisis ma canne et me traîne jusqu'à la patère pour attraper ma blouse bleu ciel – que l'usage populaire commence à remplacer par un poétique « bleu rêve » – ainsi que mon pantalon du CHU trop large. Je bataille un peu au moment de passer ma jambe droite, puis serre une ficelle autour de ma taille, en guise de ceinture.

Une infirmière toque à la porte et, sans attendre ma réponse, passe la tête par l'entrebâillement :

— Éole ? Le greffier est prêt.

— Merci. Je suis là dans une minute.

Par la grande vitre rectangulaire, j'aperçois madame Navarro. Raide sur le sommier, elle paraît bien petite par

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

rapport au fatras de câbles et de tuyaux qui rampent sur son corps. Les fauteuils repoussés dans un coin sont vides. Loïc et Guillaume ont dû partir il y a un moment. De l'autre côté de ma rêveuse, derrière sa propre fenêtre, Naomi s'active. Elle a ramassé ses affaires et part déjà pour le compte rendu. Je me hâte donc et éteins mon joncteur avant de refermer la mallette blanche dans laquelle il est enchâssé. Je désinfecterai les électrodes plus tard. Attaché-case en main, j'emboîte le pas à l'infirmière qui me conduit au cabinet B, juste en face de la chambre 113. Naomi, elle, a déjà filé dans le cabinet A. En pénétrant dans le bureau, je tombe sur un vieux greffier hospitalier aussi amer que guindé. Quelle poisse ! C'est à mon tour de me coltiner Christian Richard, solide candidat à la palme du type le moins amène de l'hôpital.

— Bonsoir, docteur Geist.

— Bonsoir monsieur.

— Notre débriefing concerne madame Navarro Odile, quatre-vingt-quatre ans. En coma profond aréactif depuis quatre jours. Vous avez ses étiquettes ?

— Les infirmières vous les ont déjà transmises.

— C'est à vous de me les communiquer avant votre envol. Ne commencez pas à déléguer les tâches élémentaires en imitant vos jeunes confrères médecins qui croient que tout leur est dû.

Je déteste sa suffisance de col blanc qui juge mon travail sans le comprendre. J'ai besoin du dossier pour calibrer mon joncteur, comment est-ce que je pourrais le lui transmettre *avant* l'envol ? Je n'ai pas que ça à faire, de m'ajouter un aller-retour avant chaque immersion. Je ravale une réplique cinglante et réponds plutôt :

— Navrée, ça ne se reproduira plus.

Ptérodactyle

— Je n'en doute pas.

Il se tourne vers l'écran de l'ordinateur et pianote avec une lenteur exécrable sur le clavier. Il allume ensuite le dictaphone pour débiter sa litanie habituelle :

— Vous êtes entendue aujourd'hui, mercredi 6 octobre 2038, pour un Rapport d'Envol et de Vérification des Éléments. Les questions que je vous poserai seront comparées à celles que nous fournirai votre partenaire, la docteure Guzo, afin de confirmer l'authenticité de votre témoignage et confirmer la valeur légale de vos déclarations. Commencez par me décrire le rêve.

— Il s'inspirait de Marseille. L'ambiance était grise et la ville dans un sale état, comme après un bombardement.

Pendant de longues minutes, je cherche les mots qui rendraient justice au tableau poignant que nous a offert madame Navarro. Traits fermés, Richard reporte ce que je lui raconte sur le dossier informatique.

— Vous avez rencontré des personnages de rêve qui ont interféré avec votre mission ?

— Non, pas de PR. Pas avec un coma aussi profond.

— Classe du rêve ?

— Type cinq de Duberger. Avec une bonne matrice, compte tenu du contexte.

— Avez-vous rencontré la rêveuse et engagé une discussion avec elle ?

— Sans aucune difficulté.

— Avez-vous abordé les questions requises par le comité d'éthique ?

— Oui. Madame Navarro refuse l'acharnement thérapeutique.

— Était-elle lucide et orientée au moment de formuler ce refus ?

— Nous nous en sommes assurées.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— Bien. Parlez-moi du rêve.

Paupières closes, je laisse les souvenirs émerger et me ramener dans cette ville aux abois. Puis... je raconte. Avec une voix ternie par la conviction que ce greffier ne comprend rien à ce que je débite. C'est peut-être ma faute : je peine à donner à mon récit le poids qu'il mérite. Je suis incapable d'exprimer la puissance avec laquelle Odile se tenait là, face à moi et face à l'évidence de sa mort. Ça me frustre. Pour Richard, notre patiente est un dossier au sommet de sa pile. Une formalité à régler pour tenir à distance les molosses du département d'éthique. Pour lui, ma rencontre avec madame Navarro n'était qu'un rêve. Pour moi, c'était bien plus que ça. J'aimerais expliquer tout ce que sont ces petits vieux qu'on console à l'orée de leur fin. Mais personne ne comprendrait, bien sûr. Ce qu'on vit dans la tête de nos rêveurs n'a cette intensité que pour nous.

— Docteur Geist ?

Odile n'est pas un cadavre en sursis. Pas plus que ne l'était...

— Vous vous sentez bien ?

Richard me dévisage, menton reposé sur le dos d'une main. Mes lèvres s'écrasent l'une contre l'autre, en une moue que j'aurais préféré retenir.

— Ça va.

Le greffier n'est pas convaincu. Son index remonte sous son nez et se fige là quelques secondes.

— C'est la fatigue, j'argue presque pour me défendre. À quatre heures trente du matin, normal que je sois à côté de mes pompes.

— Ça va faire un an, non ? Je me souviens que vous avez arrêté de travailler à cette période, l'automne dernier. Vous voulez parler un peu ?

Ptérodactyle

Je me raidis contre le dossier de ma chaise. Il est rare que la ganguie sévère de Richard se fissure. D'ordinaire, il est plus prompt aux remontrances qu'aux marques de compassion.

— Je préférerais qu'on continue l'interrogatoire.

— J'ai les informations dont j'ai besoin. Je peux peut-être vous donner le numéro de notre psychologue ? Elle est arrivée pendant l'été et est formée pour répondre aux cas comme le vôtre.

Richard fouille un instant dans un porte-vue et en tire une carte qu'il me tend.

— C'est fréquent, de s'oublier soi-même à force d'aider les autres. Vous ne seriez pas la première soignante en bout de course alors... tentez le coup. Je suis sûr que les petites lacunes dans votre travail seront gommées dès que vous irez mieux.

— Merci.

Richard tend la main vers la porte pour me signifier la fin de l'entretien. Je quitte le cabinet d'un pas pressé, pour fuir cette sollicitude qui me perturbe autant qu'elle me touche. Je glisse la carte au fond d'une poche, où je l'oublierai sûrement. Ici encore, le greffier se heurte à l'incompréhension de mon travail. Je ne peux pas vider mon sac chez une psy. Mon inconscient secoué risquerait de me jouer des tours lors de mes prochaines immersions.

Je remonte le couloir, bien décidée à rejoindre le dortoir des internes pour y terminer ma nuit.

— T'as déjà fini ? Alors que t'as écopé de Richard ?

Naomi trotte jusqu'à moi, ballottant son joncteur sur une épaule. Une fois à mon niveau, elle se calque sur mon allure.

— C'était une belle virée, me souffle-t-elle. On va boire un café pour tenir jusqu'au matin ?

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— Sympa de proposer, mais je voudrais dormir un peu.

— On se retrouve en amphi, alors. Je te paierai ta bière ce midi.

— Plutôt ce soir. J'ai des trucs à faire.

Je n'aime pas laisser Pilou seul à l'appartement pendant mes gardes et l'idée de lambiner davantage ne me séduit pas. J'aimerais au moins manger avec lui.

— Je préférerais qu'on y aille après le cours du matin. Tu penses que c'est jouable ?

Si c'est si urgent... je suppose que mon frère pourra se débrouiller quelques heures de plus.

— D'accord, mais je veux pas m'éterniser.

— Merci.

Naomi bascule la tête sur le côté avec une grimace. Elle mâchonne l'intérieur de sa joue, puis lâche d'un ton pesant :

— J'ai un truc à t'annoncer.

Je me fige sur place et, perplexe, l'observe disparaître à l'angle du couloir. Sans m'offrir plus d'éclaircissements, elle a filé vers la salle de repos pour faire le plein de caféine. Étrange, ça ne lui ressemble pas de fuir après avoir dégoupillé une grenade pareille.

Je n'ai pas le cœur à pousser l'investigation plus loin, alors je me dirige vers le dortoir. Mes années d'exercice ont affûté chez moi une espèce de sixième sens. La capacité presque prémonitoire à deviner ce que m'offrira mon cerveau une fois mis en sommeil.

D'ici l'aube, je serai plongée dans un de ces rêves blancs et effilochés. Ceux qui ne font plus grand sens, où les choses sont des brumes et les gens des ombres. Un songe malade, un peu comme ceux que je partageais avec maman avant qu'elle ne s'éteigne.

Ptérodactyle

*

D'un bond, Naomi s'assied sur le bureau et abat ses mains sur ses genoux.

— Vous comprenez l'idée ? La matrice du rêve compte deux aspects. D'abord, la partie « essentielle » qui est celle que vous pourrez contrôler. Par opposition à celle dite « stochastique » qui se rapporte à l'inconscient. Que vous soyez le visiteur ou l'hôte, c'est la même chose : il y aura dans les environnements oniriques des choses que vous pourrez maîtriser et d'autres qui vous échapperont.

Une vingtaine d'étudiants s'activent sur autant de tablettes qui forment, ainsi alignées, une guirlande lumineuse qui serpente dans le minuscule amphithéâtre. Il n'y a pas à dire, Naomi sait comment happer son public. Les jeunes externes boivent ses paroles sans oser l'interrompre, pas un seul ne semble s'être découragé malgré les deux heures qui se sont déjà écoulées.

— Il y a deux types d'assermentés. Ceux qui craignent les aléas stochastiques et ceux qui voient ça comme l'intérêt même des voyages oniriques. Les premiers sont en général obsédés par le contrôle et...

— ... et les seconds ont la fâcheuse tendance à se déconnecter pour rien, je coupe en m'avançant sur le devant de l'estrade.

Les rires frissonnent et je sens l'attention se braquer sur moi. Je presse sur la télécommande pour lancer l'animation que j'ai intégrée au diaporama sans en avertir ma partenaire : un petit personnage insouciant s'avance jusqu'au milieu du tableau, avant d'être dévoré par un ptérodactyle tout droit sorti d'un cartoon. Le bruitage ridicule soulève cette fois

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

une franche hilarité. Naomi se tourne vers moi, surprise et amusée. Elle s'apprête à protester, mais je lui coupe l'herbe sous le pied :

— Avoir un animal comme vecteur onirique, c'est se reposer sur la matrice stochastique. Dans le cas de son ptérodactyle, il est partiellement incarné par son inconscient. Et le jour où son inconscient ne sera pas d'humeur, le gentil dinosaure aura tôt fait de gober sa rêveuse. D'où l'intérêt de trouver un moyen de transport sûr, que vous pouvez contrôler facilement sans perdre votre lucidité.

Au premier rang, une étudiante lève le nez de sa tablette et réclame la parole. Je jette un coup d'œil à l'écran encastré au milieu du bureau pour lire le plan de classe.

— Oui, Maria ? je lance, en même temps qu'un sourire.

La jeune externe, qui entortille sa natte autour d'un doigt songeur, se tourne vers Naomi.

— Pourquoi un ptérodactyle ?

Les derniers rires se tassent, laissant place au silence gourmand du public à l'affût de sa réponse. Ma partenaire bombe le torse et se laisse glisser du bureau, emportant avec elle le sac de toile posé sous le micro en col-de-cygne.

— Parce que la vie est trop courte pour ne *pas* chevaucher de ptérodactyle.

Elle savoure les exclamations frivoles que sème son adage. En préparant nos cours, nous avons décidé de ne pas nous enfermer dans une ambiance trop sérieuse. La routine d'onironaute est éreintante et il est essentiel que nos futurs confrères ne soient pas rebutés par cette proximité avec la mort. Ni par le poids de l'administratif qui douche l'enthousiasme des néophytes. Notre rôle, en tant que membres de la promotion pionnière, est d'entretenir la passion

Ptéroductyle

de ces apprentis rêveurs. Dans cette mission-là, l'humour est une arme. Voilà pourquoi Naomi, après avoir farfouillé dans sa besace, enfile un serre-tête rose à crinière, affublé d'une corne torsadée. Elle s'installe au bord de l'estrade et balance joyeusement ses jambes dans le vide.

— J'ai un ptéroductyle, mais tu as le droit d'imaginer une licorne. Ou un jet-pack. Certains ont juste à tendre le poing pour s'envoler façon Superman... Tu as une totale liberté. Je me ferais bien une soupe de galets, moi, tiens !

Les étudiants échangent des murmures désarçonnés, ils ne savent pas s'ils sont censés rire à cette démonstration grotesque. Le concept même de « soupe de galets » est à lui seul particulièrement aberrant. Seule Maria, au premier rang, semble flairer le piège tendu par Naomi. Elle fait vriller un index contre sa main opposée, comme si elle espérait qu'une phalange plonge au travers de sa paume.

— Bien joué, je lui lance. Tu peux expliquer aux autres ce que tu fais ?

La jeune femme tourne la tête vers les gradins supérieurs, un brin embarrassée.

— Je... fais un test de réalité. En rêve, mon doigt peut s'enfoncer dans ma peau, comme si mon corps n'avait plus la même cohérence.

— Bingo ! s'exclame Naomi, sans se débarrasser de son serre-tête ridicule. Un TR ! Voilà le réflexe que je veux que vous acquériez tous au cours des prochaines semaines. Vous allez bientôt commencer vos vols partagés, il faut que vous soyez rodés et que vous sachiez recourir au TR dès que vous avez le moindre doute.

Elle glisse la main au travers de son col pour y attraper son cordonnet auquel pend un sifflet de fer-blanc.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— À chacun son astuce pour démêler le rêve de la réalité. Certains utilisent un objet fétiche, qu'on appelle un « témoin ». Ça, c'est le mien. J'ai enlevé la bille de ce sifflet de sorte que, dans la vraie vie, il soit impossible d'en tirer le moindre son. En songe, par contre... on l'entend à des kilomètres. Dès que je sens que quelque chose cloche, il me suffit de souffler là-dedans, et je suis fixée.

Elle porte l'instrument à ses lèvres pour illustrer ses paroles. Plutôt qu'un bruit strident, c'est à peine un murmure qui s'échappe du biseau.

— Je suis dans le monde réel. Vous devez garder en tête cette question cruciale : *Est-ce que je rêve ?* Elle doit rester plantée dans un coin de votre esprit, à toute heure du jour et de la nuit.

Le voisin de Maria lève la main. Il porte sur lui la fascination du débutant qui trépigne à quelques jours de ses premiers rêves de groupe. Cet émerveillement naturel qui donne du sens à nos cours.

— C'est quoi ton témoin, Éole ?

La question, aussi innocente soit-elle, me hérissé. Elle tombe comme un grain de sel sur une plaie mal fermée. J'ai honte de cette détresse qui émerge dès que je me rappelle ce qui fait de moi une onironaute aussi efficace. Je me crispe sur la poignée de ma canne et grime un sourire sur mon désarroi.

— Moi, je triche un peu.

Je dévisage l'étudiant, résolue à l'honnêteté que je me dois autant qu'à lui.

— En rêve, j'ai toujours mes deux jambes.

CHAPITRE 3

Déluge

D'instinct, je frappe du pied contre le carrelage travertin. Quelques clients installés aux tables voisines se retournent et laissent peser sur moi leur agacement. J'ignore leur jugement, toute à mon malaise : j'ai senti l'emboîture de ma prothèse buter contre ma cuisse. Je suis dans le monde réel.

Pourtant, et c'est un sacré signe d'appel, Naomi n'ose pas croiser mon regard. Elle balade un doigt soucieux autour de sa pinte dont la mousse s'efface au fil des minutes. D'ordinaire, elle s'empresse d'alpaguer un serveur pour commander l'assiette la plus généreuse de la maison, mais aujourd'hui... J'ai dû mal comprendre ce qu'elle vient de m'avouer. C'est forcément un malentendu. D'une pichenette, je repousse le dessous de verre qui affiche le QR code de la carte. Il glisse jusqu'à la corbeille de pain et ricoche jusqu'au bord de la table, avant de basculer sur les genoux de Naomi. Ma partenaire scrute toujours sa bière, et ça n'est pas pour me rassurer. J'ose alors, d'une voix cassée :

— Je suis pas certaine d'avoir saisi.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— On m'a fait une offre il y a une dizaine de jours. Je quitte l'hôpital à la fin de la semaine.

Je m'attends à voir les murs du restaurant s'effondrer et le sol m'engloutir. En rêve, un choc pareil m'aurait réveillée. Mais pas ici. Je suis coincée dans ma chair, sans échappatoire.

— Mais... les cours ?

— C'est toi qui es payée pour animer les amphis. Moi, je suis là en bénévole.

— Et nos patients ?

— On te trouvera un partenaire encore plus extra que moi. Ne t'en fais pas. En plus, avec un peu de chance, je reviens l'an prochain.

Elle s'accorde une timide gorgée de bière, puis cheville enfin ses yeux aux miens.

— On m'a fait une proposition exceptionnelle. Ce sera un bond formidable dans ma carrière.

— On embauche toujours les onironautes par paire. J'y crois pas... On bosse ensemble depuis le début de notre externat, on a mis des années à construire cette synergie !

— Il n'y a qu'un poste à pourvoir.

J'aimerais l'écouter, mais je n'y parviens plus. Ce qu'elle me raconte n'a aucun sens. Quand bien même un employeur n'aurait eu besoin que d'un rêveur assermenté... pourquoi contacter Naomi plutôt que de partager une offre publique ? Pourquoi elle, alors que son excentricité et son insouciance l'ont conduite plus d'une fois à la déconnexion ? Si sélection il y a eu, elle ne s'est certainement pas faite sur la base de nos statistiques individuelles.

— En t'embauchant, ton nouveau patron casse le binôme le plus performant de la région. Ça doit être un job de première importance.

Déluge

J'ai du mal à doser l'ironie, et mes phrases sortent plus effrontées que ce que j'aurais souhaité. Naomi a dû bénéficier d'un sacré piston. À moins que le problème soit ailleurs.

— Je suppose que t'as pas le droit de m'en parler plus en détail ?

Plutôt que de répliquer, Naomi émiette un quignon de pain qu'elle se met à grignoter. J'en profite pour insister :

— Je savais pas qu'il y avait plus essentiel que nos patients.

— Joue pas à ça.

— C'est juste que je ne pige pas ce qui se passe. Quel genre d'emploi exigerait en deux semaines la mutation d'une assermentée, sans sa partenaire par-dessus le marché ? Ça ne veut rien dire.

Je porte mon verre à mes lèvres, mais le repose à la première gorgée. La bière a, sur mon estomac en pelote, l'effet d'une mélasse indigeste.

— Enfin... je vois bien une explication, je commente avec un rictus. Mais elle me dégoûte tellement que je préfère la mettre de côté.

D'un geste fébrile, Naomi tripote son sifflet et le porte à ses lèvres. Elle tente un TR. Au fond, elle non plus ne croit pas à l'absurdité de cette situation. Ma colère est aussi improbable que son aveu.

— À quoi tu penses ? grogne-t-elle.

Je laisse les secondes filer, le temps de trouver la bonne formulation. Mais il n'y a aucun moyen diplomate de proférer l'accusation qui me démange. J'empoigne ma canne allongée par terre pour me donner de l'aplomb.

— Peut-être que ton employeur ne voulait pas d'une rêveuse éclopée.

Ma partenaire me dévisage, incrédule.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

— Ça n'a rien à voir.

— Tu n'as aucun moyen de le savoir.

— Mon profil correspondait à ce qu'ils cherchaient, c'est tout. Pour cette mission-là, on a besoin de mes compétences et de ma personnalité. Pas de mes statistiques d'envol. Les chiffres, la performance, ça ne fait pas tout. Tu devrais commencer à l'accepter.

Piquée au vif, je repousse ma chaise et me redresse. Je glisse mon smartphone contre le terminal, à l'extrémité de la table, pour régler l'addition.

— C'est moi qui devais t'inviter, soupire Naomi.

— Considère que c'est pour fêter ton nouveau boulot.

— On peut gérer ça en adultes, essaie de te calmer, s'il te plaît.

— Je suis désolée. C'est trop brutal.

— Je sais.

Bien sûr qu'elle sait. Voilà pourquoi elle n'insiste pas lorsque je me presse jusqu'à la sortie de la brasserie et plonge dans l'animation du centre-ville. J'ai besoin de temps pour digérer cette nouvelle, si pénible pour elle... et si désastreuse pour moi. Elle a raison : je vis pour mon travail et mes performances. Me séparer de Naomi, c'est mutiler un bout de moi. C'est... un cauchemar. Un cauchemar dont, cette fois, je suis incapable de me réveiller. Elle s'en va bientôt, et de son plein gré. Je vis ça comme une trahison.

Je remonte une allée aux platanes échevelés, pianotant sur mon portable pour appeler une voiture. Un ciel lourd, presque aussi épais que celui du rêve de madame Navarro, paraît entre les feuilles rousses. La météo annonce un gros orage dans l'après-midi. Le genre de tempête qui change les rues en pataugeoires. C'est un temps à se blottir sous un plaid avec

Déluge

Pilou, en regardant un de ces films-doudous qu'on savoure en même temps qu'une bonne boisson chaude.

Une Tesla blanche, souriant de toute sa calandre en demi-lune, s'immobilise devant moi sur la voie de bus. La porte coulisse, m'invitant dans un habitacle cosu habillé de surpiquûres bleues. Je scanne le code-barres affiché sur le vaste écran de bord, puis énonce mon adresse. Un jingle enthousiaste retentit, signifiant le début de la course. Le moteur émet un discret sifflement et bien vite, je suis emportée dans le fabuleux et incohérent dédale routier qui irrigue le centre de Montpellier.

Seule dans ce cocon de ferraille, je lutte pour retenir mes émotions qui menacent de déferler à grosses larmes. C'est idiot, car il s'agit bien du seul moment de la journée où je peux me permettre de pleurer sans que quiconque me juge.

En moins de dix minutes, je suis débarquée devant le parvis de mon immeuble. Je passe sous les deux marronniers qui composent un beau treillage automnal avec leurs branches torturées. Je m'engouffre dans l'ascenseur et, une fois au troisième étage, me réfugie dans l'appartement.

Un météore aux cheveux en pagaille fuse dans ma direction et freine des quatre fers juste avant de me bousculer.

— T'es rentrée avant la tempête ! s'égaye Pilou en écrasant un baiser sur ma joue.

Je pends ma canne à son crochet, puis jette un œil à la fenêtre du salon, où de fines gouttes commencent à crépiter.

— C'était moins une, oui. Tu t'es pas trop ennuyé tout seul ?

— Comme d'hab'. J'ai survécu en piquant tes jeux vidéo. T'as fini tes gardes de la semaine ?

— Je suis libre comme l'air jusqu'à lundi prochain. T'as mangé ce midi ?

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

Pilou acquiesce et me suit jusqu'à la cuisine. Je contemple les étagères avec appétit.

— Moi non. Alors qu'est-ce que tu dirais d'une assiette de bananes flambées pour le dessert ?

— Avec de la chantilly et un chocolat chaud ?

— Tu lis dans mes pensées. T'as le droit de choisir le film de l'après-midi.

Mon petit frère s'adosse au plan de travail et cogite un instant. J'ai à peine le temps d'attraper la panier de fruits qu'il s'exclame :

— *Jurassic Park* ! On peut se faire toute la série ?

J'ignore le pincement au cœur que sa réponse suscite en moi et agite nonchalamment la main.

— Installe-toi, j'arrive.

Je me demande ce que les gens trouvent à ces fichus reptiles pour en être à ce point férus. Je m'empare de la poêle et de la bouteille de grand marnier. Peu importe que les dinosaures de la saga me fassent penser à Naomi. Le sourire de mon frère vainc tous les maux du monde.

CHAPITRE 4

Sortir de l'impasse

— Je t'aime, ma puce. De tout mon cœur.

Maman étend les jambes, donnant encore plus d'amplitude à son mouvement de va-et-vient. Les chaînes de la balançoire couinent. Les deux soleils jumeaux, qui bataillent pour le zénith de cet étonnant ciel rose, jettent sur le portique des éclats doux qui glissent sur le métal comme sur ma peau. Pourtant, il neige sur le désert. Des flocons tièdes valsent et nous effleurent parfois, avec la délicatesse de petites plumes.

— Tu n'es pas censée être là, je chuchote.

— Pourquoi pas ? C'est à ton tour de me prêter tes rêves.

— On est pas chez moi, là. C'est le rêve d'un patient, je devrais pas...

— C'est du pareil au même. Tu as besoin de moi, surtout en ce moment.

Mon cœur se serre, déversant en moi un flot d'émotions lancinantes. J'ai honte de l'admettre, mais ses mots, si faux et pourtant si sincères... me font du bien. Ils sont un fil de

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

soie qui rapproche les berges de la plaie géante qu'a ouvert le départ de Naomi. Maman est morte, mais elle est là, tout près de moi. Avec tous ses cheveux, sa poitrine intacte et ses joues rondes épargnées par la chimio. Je peux l'entendre et la toucher. En inspirant à fond, je flaire même cette odeur suave, de santal et d'iris, qui collait aux murs de sa chambre. Celle qui m'a poussée à remettre les heures de ménage aux calendes grecques. J'avais si peur qu'elle disparaisse, cette odeur. Qu'elle s'évanouisse en même temps que le souvenir de ma mère. Je craignais d'oublier sa présence fière, son sourire de louve... ou ces yeux pers, qui disaient toute leur férocité.

— Il y a des choses que tu dois mettre en ordre, me dit-elle.

Je lance mes pieds en avant pour grimper, moi aussi. J'accorde mon balancier au sien, me poussant vers le haut jusqu'à ce que les chaînes se détendent et que je me sente chuter en arrière. Mon cerveau est un champ de ruines. Maman... pourtant si réelle à côté de moi, n'est qu'un Vestige. Un fantôme que mon inconscient ressuscite pour combler le vide en moi. Je porte au loin mon regard, embrassant ce paysage étrange aux dunes écarlates sur laquelle la neige se dépose en silence.

— Je sais que j'ai du chemin à faire.

— Tu n'oses pas toucher à tes souvenirs parce que tu crains que ça mette ton travail en péril ?

Cette maman-là sent les choses avec une lucidité qui échappe à tous les autres parents. Aujourd'hui encore, elle frappe juste. J'acquiesce, et elle n'insiste pas.

— Où est ta partenaire ? demande-t-elle plutôt. Je croyais que vous vous envoliez toujours à deux.

— Elle doit se promener quelque part dans le désert. Je lui laisse le temps d'appivoiser la matrice.

Sortir de l'impasse

Pour peu qu'elle arrive à reconnaître qu'elle se trouve dans un rêve. Maria, en bonne première de classe, est bourrée d'assiduité... mais elle manque d'intuition. Elle n'a pas cet instinct propre aux onironautes de première génération, sélectionnés pour leurs prédispositions plutôt que pour leurs résultats à des concours universitaires. Il lui faudra du temps avant de naviguer au travers des songes comme ses aînés.

— Je pense qu'il faut que tu la retrouves, me murmure maman.

— Reste encore un peu, s'il te plaît.

Ma requête, presque supplique, meurt sans recevoir de réponse. Lorsque je la croise à nouveau, la balançoire est vide. Son élan s'affaiblit peu à peu, dans un tintement ténu qui persiste jusqu'à ce que les chaînes s'immobilisent. J'ouvre alors la paume pour y attirer ma canne jusqu'ici plantée dans le sable. Je m'empare du pommeau, déploie mon ombrelle... et profite d'une dernière poussée pour m'envoler.

D'étranges coraux hérissent l'erg¹ à la façon de cactus biscornus. Sous la neige, ils ressemblent à des Père Noël maigrichons, figés dans des poses grotesques. Un bataillon de petites silhouettes au capuchon pâle et aux bras tordus. Au milieu du sable et des flocons, je repère un minuscule morceau de bleu. La blouse de mon infortunée binôme, qui promène sa mine hagarde d'une dune à l'autre. Je me laisse planer dans sa direction, puis atterris devant elle.

— T'es avec moi ? je m'enquiers avec douceur.

La jeune femme me contourne et s'approche d'un corail qu'elle considère avec émerveillement. Elle en brise une branche, qu'elle porte à sa bouche et mastique comme une

1. Désert de dunes dont le sable superficiel est sans cesse remodelé par le vent.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

canne à sucre. De toute évidence, elle ne se doute de rien et flotte au travers de la matrice sans y enraciner sa conscience. J'enchaîne, pour provoquer une réaction :

— Tu peux me citer les quatre facteurs de Nehmann ? Ceux qui précipitent la perte de lucidité dans un rêve !

— La sensation de chute, l'asphyxie, une émotion trop intense et l'aveuglement, débite-t-elle du tac-au-tac.

Se désintéressant de sa drôle de friandise, elle ramasse une poignée de neige qu'elle passe sur son visage avec un air extatique. Elle a beau m'avoir répondu par automatisme, elle n'a toujours pas compris qu'elle était en mission.

— Et qu'est-ce qui favorise la lucidité ?

— Compter jusqu'à dix. Répéter ses TR. Se concentrer sur un objectif précis et s'y raccrocher comme à un filin de sécurité.

— Bien. Notre filin, c'est notre patient, je lui souffle alors en lui décochant un coup de coude. Reprends-toi, on doit se bouger.

— Notre... *patient* ?

Maria bat des cils, comme pour se débarrasser du voile hébété qui enduit ses prunelles. Elle presse son index droit contre la main opposée et s'illumine lorsqu'il plonge au travers de la paume.

— Je rêve, vraiment ? Je rêv...

Avant même d'avoir terminé sa phrase, elle disparaît. Sans le moindre bruit ni la plus petite étincelle. Son enthousiasme débordant l'a, en une fraction de seconde, happée hors de ce monde. Je me retrouve seule, campée dans le sable au milieu des coraux-cactus qui demeurent les uniques témoins de ma frustration. Encore un échec.

— Bordel.

Sortir de l'impasse

À ce rythme, notre hôte sera mort avant que nous puissions recueillir ses dernières volontés. C'est la cinquième fois d'affilée que Maria se déconnecte en se découvrant lucide. Depuis le début de la garde, nous n'avons même pas réussi à débusquer notre rêveur. D'autres mourants attendent, en réanimation. On ne peut pas se permettre de telles erreurs. Pourtant, la cheffe de service refuse de m'attribuer un autre binôme, prétextant que ces échecs m'enseigneront la patience et l'humilité. Je comprends que ma partenaire débute, mais il n'y a pas que son cursus en jeu. Il y a des êtres humains qui flottent entre la vie et la mort. Notre retard engorge toute une aile de l'hôpital.

Je renverse ma canne et, par la pensée, la change en une hallebarde acérée que je me plante au-dessus du nombril.

*

Je soupire en ouvrant les yeux sur le plafond de l'envoloir 113-B. Il est neuf heures du matin, ça fait un moment que ma garde devrait avoir pris fin. Pour les dernières tentatives de la nuit, je n'ai même pas pris la peine d'ôter ma prothèse ou de me déshabiller. Aussi, j'ai juste à descendre du lit et nettoyer les électrodes avant de ramasser mon joncteur pour rejoindre Maria. Je n'ai que quelques pas à faire pour traverser la chambre du patient et retrouver ma binôme.

— Désolée, monsieur Dalmaso, je chuchote en passant devant les pieds à perfusion.

Le pauvre est piégé dans cette pièce par notre incompétence. Il végète là comme au purgatoire, inconscient des efforts que nous déployons pour le rencontrer. Je passe la porte et trouve ma partenaire ensevelie sous sa couette, qui remue mollement

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

pour s'arracher au sommeil. Elle a cette fâcheuse tendance à abuser des somnifères et peine à sortir du coaltar une fois revenue d'immersion.

— Excuse-moi, croasse-t-elle en me voyant approcher. J'aurais dû me contrôler.

— T'y arriveras bientôt, t'en fais pas.

— On ré-essaie ? propose-t-elle en tâtonnant sur sa table de chevet pour trouver sa boîte de médicaments.

— Pas aujourd'hui. On va faire nos bilans aux greffiers, et tu pourras partir.

Mallette sous le bras, je me dirige vers la sortie et lâche, avant de quitter la cabine :

— Vas-y mollo sur les cachetons.

Hypocrite de ma part, quand on sait que je garde au fond d'une poche ma réserve de narcotiques dans laquelle je pioche quand je peine à m'envoler. Je me presse dans le cabinet B où je trouve Richard, aux joues creusées par d'énormes cernes. Les heures supplémentaires que lui impose notre retard pèsent lourd sur son visage. Pourtant, il note mon compte rendu sans se fendre du moindre commentaire. Comme s'il savait qu'il ne pouvait pas attendre mieux de moi au vu des circonstances. Une question délicate glisse alors entre mes lèvres :

— Vous savez où est Naomi, n'est-ce pas ?

Après avoir coupé le dictaphone, il lève le nez sur moi. Aussi sévère qu'à ses habitudes mais... étrangement compassé. Mon commentaire l'ennuie.

— Vous êtes le greffier en chef de la région. Vous connaissez tous les onironautes du coin et, techniquement, vous êtes notre référent. Vous étiez forcément au courant, pour cette offre, mais vous ne m'en avez pas parlé.

Sortir de l'impasse

Richard s'appuie contre le dossier de sa chaise et croise les bras contre sa chemise parfaitement repassée.

— Vous pouvez me dire pourquoi je n'ai pas eu ma chance de postuler ?

— Ce n'était pas un travail pour vous.

— Pour « moi » ? Parce que je me remets de la disparition de ma mère ? Ou parce que votre employeur mystère avait déjà rempli ses quotas de travailleurs handicapés ?

Je fais volte-face, prête à claquer la porte sur cette discussion qui me brûle au fer rouge. Je maugrée, main sur la poignée :

— Cette décision repose sur une injustice, c'est discriminatoire. Je pourrais vous faire virer pour ça.

— Nous aurons l'occasion d'en rediscuter. D'ici là, tâchez de faire au mieux pour aider vos patients.

— Avec une débutante pour partenaire ? Vous auriez dû missionner les externes de dernière année pour accompagner les nouveaux. Pas des praticiens diplômés qui ne travaillent qu'avec de vrais patients.

— L'équipe enseignante a fait au mieux pour composer des binômes équitables. Vous avez autant à y gagner que Maria. Elle est major de promotion et...

— Ça ne suffit pas à garder le cap dans un rêve !

— Étonnant que ces paroles sortent de votre bouche, docteur Geist. Vous avez été le même genre de tête de classe persuadée qu'elle tenait le monde dans sa main.

J'essuie sa pique sans broncher et quitte le cabinet en m'efforçant de ne pas protester. Je fais un saut au dortoir pour récupérer mes affaires et lutte pendant de longues minutes pour m'habiller en civil. En jetant ma blouse dans la corbeille à linge, j'ai une curieuse pensée pour madame Navarro. Je songe au moment pesant où le médecin a éteint les machines

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

pour la laisser partir. Je songe à ses deux fils, dont l'aîné se cramponnait à l'aumônier de garde pour ne pas s'effondrer. Je songe aux derniers mots que cette patiente m'a soufflés en rêve et qui se sont empreints en moi avec une puissance étonnante. « Je crois que vous êtes vraiment des anges. » Il y a bientôt un mois que les obsèques de madame Navarro ont eu lieu, mais cette phrase résonne encore.

Je m'engouffre dans l'ascenseur et, devant les gros boutons bleus du tableau de commande... je me dis que l'analogie est ridicule.

Grand hall. Je slalome entre les patients entassés devant les guichets et me dirige vers la sortie, avide d'air frais. Au mieux, je suis un ange malade, amputée d'une aile. Celle qui me reste est torse et déplumée, pourrie par les Vestiges qui hantent mes missions.

— Éole !

Je me raidis en apercevant Pilou, assis sur un rocher décoratif à l'ombre de grands pins parasols. Il bondit sur ses pieds et me rejoint avec une mine euphorique.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je chuchote.

— Je voulais te faire une surprise ! J'ai pas cours aujourd'hui.

— T'attends depuis quand ?

— Un bout de temps... Je pensais que tu finissais ta garde à huit heures.

— J'ai pris du retard. Désolée que t'aies poireauté.

— Pas grave. On va au Jardin des plantes ?

Il croise ses mains dans son dos et se balance d'avant en arrière, avec une mimique pleine d'espoir. Il porte son foulard bicolore d'éclaireur, qui brimbale gaiement contre son polo. Même si son orgueil de préado l'empêche de l'admettre, je sais

Sortir de l'impasse

qu'il le garde avec lui comme un doudou sans lequel il peine à dormir. S'il l'a noué aujourd'hui, c'est que quelque chose le tracasse. C'est peut-être la période, le cœur glacé de l'automne arrivant avec l'anniversaire redouté de la disparition de notre mère. J'ébouriffe la crinière bouclée de Pilou et, en aînée magnanime, l'entraîne jusqu'au tramway qui nous conduira jusqu'au Jardin.

Nous y flânonns toute la matinée, errant à notre rythme entre les arbres dégarnis et la bambouseraie humide. Un camaïeu jaune et fauve recouvre tout le parc, cueillant les pas des visiteurs avec un bruit mou. Nous nous installons devant les petits étangs aux margelles empoissées de feuilles aussi mortes que trempées. Collés l'un à l'autre sur le banc de pierre, nous discutons. De maman et de notre chagrin, surtout. Je finis par lui parler de Naomi et lui de cette collégienne de laquelle il aimerait se rapprocher. Sur les coups de midi, nous décidons de rentrer à pied. Je m'achète une crêpe que je grignote par petites bouchées, ne la terminant que sur le perron de notre immeuble. Nous entrons dans la résidence, fatigués mais rassérénés par cette longue promenade.

Les portes de l'ascenseur dévoilent le troisième étage, avec son long corridor défraîchi au sol de béton ciré. Tout au fond, la porte de notre appartement. Et adossée à notre porte, une silhouette.

Celle d'un homme en uniforme, de modeste gabarit, coiffé d'une casquette marine brodée de fil argenté. Un... *policier* ? Qu'est-ce qu'un policier fiche sur mon seuil ? Je me retourne sur Pilou et le pousse au fond de la cage.

— Surtout, tu bouges pas.

Tout en acquiesçant, mon frère se rencogne contre l'interphone et porte un ongle à sa bouche pour le ronger.

SE PERDRE À L'ORÉE DES SONGES

J'inspire à fond et m'avance en direction de l'agent. Il a des traits d'une finesse surprenante, qui contrastent avec la rigueur évoquée par ses pattes d'épaule à feuilles de chêne.

— Docteur Geist ? annonce-t-il en me voyant approcher.

Sa voix est douce, presque onctueuse. Mais le ton, plus âpre, trahit son habitude à donner des ordres.

— Je peux vous aider ?

J'attrape mes clés au fond d'une poche avant de m'immobiliser sur le paillason. L'homme me tend une main raide, à la paume caleuse.

— Je suis le commissaire Clément Rainal. J'ai été mandaté par Europol pour vous contacter malgré le refus préalable de vos supérieurs hiérarchiques.

Le trousseau glisse entre mes doigts et s'écrase contre mes chaussures. J'ai un mouvement de recul, mais l'appui sur ma jambe droite me confirme que je suis dans le monde réel. Mes lèvres se fendent sans qu'aucune réponse ne se faufile.

— Nous avons besoin de vos talents.